

Créer en toute liberté

Claire Valade

Nanni Moretti... Il timoniere
Number 248, April–June 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47523ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Valade, C. (2007). Créer en toute liberté. *Séquences*,(248), 32–33.

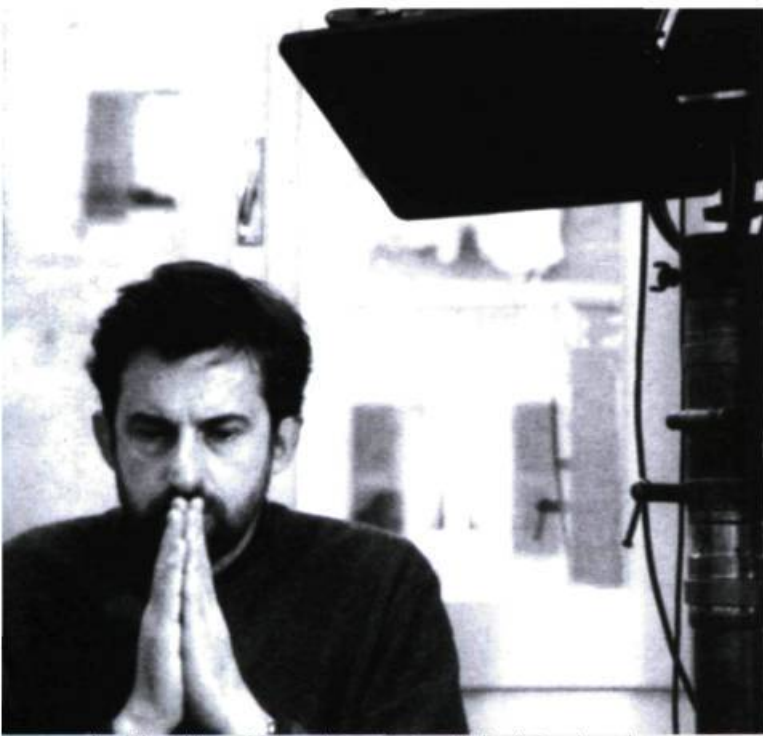
CRÉER EN TOUTE LIBERTÉ

J'ai vu **Caro Diario** la première fois à l'occasion de mon premier passage au Festival de Cannes, en mai 1994, quelques heures à peine avant mon retour à la maison. Armée de ma désolante accréditation « pastille jaune » (l'une des plus misérablement traitées dans l'inébranlable hiérarchie cannoise), j'avais réussi à me faufiler à la toute première projection du matin, à 8h, au Grand Palais. N'ayant vu jusque-là rien qui m'avait véritablement ébranlée, je ne m'attendais pas vraiment à grand-chose. Oh ! combien j'avais tort.

CLAIRE VALADE

Le paradoxe Moretti

Comme l'ont souligné mes collègues dans le présent dossier, il existe chez Nanni Moretti une fascinante dualité qui parcourt l'ensemble de son œuvre. Dans chacun de ses films, Moretti semble se tenir debout sur un fil de fer : d'un côté, la vraie vie, celle de l'homme, de l'autre, la fiction, la vie issue de l'imaginaire du cinéaste. Cette dualité constitue l'un des paradoxes les plus passionnants du cinéma contemporain, paradoxe qui dépasse les simples frontières du cinéma puisqu'il se situe au cœur de Moretti lui-même, et éclaire tant l'homme que l'artiste.



Nanni Moretti | Un canal de transmission entre deux côtés diamétralement opposés

Parler au « je »

Ce flou qui enveloppe ces deux côtés du fil de fer est certainement cultivé par Moretti — non pas artiste et citoyen, mais bien artiste-citoyen, c'est-à-dire une seule et même entité créatrice, qui devient l'auteur de son œuvre comme de sa vie. Pour Moretti, il n'existe, semble-t-il, aucune différence entre l'un et l'autre¹. Moretti est un artiste qui parle au « je », peu importe de quel côté du fil il penche, en ce sens que, pour lui, l'artiste se doit d'être à l'avant-plan, pour transmettre ses idées et, ce faisant, pour contribuer à la construction du tissu politique et social, et à l'évolution du discours philosophique, moral et culturel.

Ainsi, peu importe que l'artiste explore une intrigue fictionnelle ou qu'il plonge au cœur d'un récit tiré de sa propre réalité, ce « je » devient le véhicule d'une pensée à la fois personnelle et universelle. Chez Moretti, ce « je » est aussi subjectif qu'objectif. Cela n'est jamais aussi vrai que dans son magnifique **Caro Diario** et son compagnon stylistique, **Aprile**.

La voix ...

Subjectivité et objectivité ne se seront jamais aussi bien mariés que dans ces deux œuvres. D'une part, Moretti y occupe l'avant-plan — tant physiquement que thématiquement —, donc une position *subjective* qui lui permet de faire entendre sa voix. Il y affirme sa présence en prenant la parole, écrivant entre autres dans le journal intime annoncé dans le titre, mais aussi, par exemple, en ouvrant au regard de la caméra ses chemises remplies de coupures de journaux archivées, lesquelles tiennent une place importante tant dans **Caro Diario** que dans **Aprile**.

En filmant sa vie, il imagine celle-ci, exercice de mise en scène des plus serrés qui semble pourtant sans effort. En parlant au « je », il se donne le droit de retrouver la simplicité et de créer en toute liberté...

À la fin de ce dernier, ayant fait la paix avec ses angoisses personnelles suite à la naissance de son fils et à la victoire historique de la gauche italienne, Moretti arrive d'ailleurs enfin à se débarrasser du poids intellectuel et symbolique que représentent ces coupures en les dispersant à tout vent dans les rues de Rome, au volant de sa fameuse Vespa.

...et le regard de l'artiste

Par ailleurs, Moretti occupe aussi en même temps une place en retrait dans ces deux films, assumant avec plaisir le rôle passif — *objectif* — de passeur. Par son regard sur l'autre, il devient le *conduit* par lequel s'expriment ou s'exposent ses comparses ou la collectivité. Ainsi, Moretti, debout sur son fil de fer, regardant de part et d'autre, agit comme un canal de transmission entre les deux côtés diamétralement opposés — cette dualité paradoxale du personnage.

Ce rôle de passeur s'exprime de manière particulièrement éloquente dans **Caro Diario**. Comment passer sous silence, par exemple, la balade jusqu'à la plage d'Ostie où Pasolini a été assassiné, long travelling au ralenti dans un quartier plus ou moins délabré, filmé dans un état quasi contemplatif. Avec cette balade, il dresse un pont entre l'histoire du cinéma et le spectateur, entre le passé et l'avenir, l'intime et le public, le privé et le politique, et, ultimement, le « je » et le « nous ».



La vie ordinaire s'élève au rang d'œuvre d'art

Par la même occasion, il établit une transition parfaite entre le premier et le second chapitre du film, passant d'une errance à une autre — de Rome aux îles éoliennes, porté par la musique également planante de Keith Jarrett puis de Nicola Piovani. Ce faisant, il nous offre l'une des séquences les plus puissamment évocatrices du cinéma contemporain.

Le sourire de Moretti

En assumant pleinement sa dualité et en épousant tant son objectivité que sa subjectivité, Moretti se donne le droit de mettre sa vie en scène, pour s'en détacher autant que pour se révéler. En filmant sa vie, il imagine celle-ci, exercice de mise en scène des plus serrés qui semble pourtant sans effort. En parlant au « je », il se donne le droit de retrouver la simplicité et de créer en toute liberté — et, par là, il légitime son paradoxe. Le devoir (celui de travailler, de dire ce qui *doit* être dit, d'agir en adulte) et le désir (celui de flâner, de se laisser porter par les petits bonheurs du quotidien, de rester enfant) s'entrechoquent d'abord, puis s'entremêlent en une parfaite cohésion. S'il reste si peu de temps à vivre (le cancer sonne l'alarme pour la première fois dans **Caro Diario**, le 44^e anniversaire de naissance renforce l'urgence de vivre dans **Aprile**), alors il vaut mieux boire un verre d'eau tous les matins et tourner les films dont on a envie.

Ainsi, Moretti, l'irascible, l'ironique et l'angoissé, est aussi capable de donner dans la tendresse, l'émotion vraie et la

sublime légèreté. La vie ordinaire s'élève au rang d'œuvre d'art. Un père et son fils s'amuse à quatre pattes parmi des centaines de coupures de journaux éparpillées. Les *soaps* américains obsèdent même les intellectuels purs et durs égarés sur les parois abruptes du Stromboli. Un cinéaste s'invente une improbable comédie musicale sur un pâtissier trotskiste afin de pouvoir visiter les superbes maisons d'inconnus, puis, contre toute attente, finit par tourner ladite comédie musicale. Dans la Rome vide du mois d'août, les citoyens demeurés dans la ville dansent le *merengue* dans des parcs. La vie est belle. Tout va bien. Il fait beau. Il fait chaud. Et il est possible de sourire à la vie.

*Après l'ovation de plusieurs minutes offertes à Moretti, je me souviens d'avoir descendu les marches du Grand Palais dans un état second, mes pieds flottant presque au-dessus du béton, transportée sur la Croisette où je me suis empressée de demander un grand verre d'eau fraîche. Ce jour-là, **Caro Diario** est instantanément devenu pour moi un film majeur. Dans ma vie personnelle. Dans ma vie de cinéphile. Et dans ma vie de cinéaste occasionnelle aussi. Moi aussi, j'ai envie de parler au « je ».*

¹ Mon collègue Élie Castiel aborde aussi la question du cinéaste et du citoyen de manière fort intéressante dans son article sur l'ironie morettienne.